

5.

Reed Corr

RAPPORT GÉNÉRAL SUR UNE MISSION AUX ILES MARIANNES

PAR

M. ALFRED MARCHE



(Extrait des Archives des Missions, tome xvii)

J
PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1891

O mon amie y va sans me
O ma chère amie

A M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

RAPPORT GÉNÉRAL

SUR UNE

MISSION AUX ILES MARIANNES

PAR

M. ALFRED MARCHE

Chargé d'une exploration aux îles Mariannes, je quittais la France au mois de décembre 1886, et j'arrivais aux Philippines le 27 janvier 1887. Le courrier des Mariannes était parti depuis quinze jours, et il fallait attendre le prochain départ qui ne devait avoir lieu que le 15 avril.

Je résolus d'employer le plus utilement possible ce séjour forcé de près de trois mois en faisant quelques excursions dans l'île de Luçon. Lors de mes précédents voyages, j'avais rapporté des montagnes d'Angat un spécimen d'une espèce nouvelle de pigeon, le *Ptillopus Marchei*, et M. Milne Edwards m'avait recommandé de lui en procurer de nouveau des exemplaires pour les collections du Muséum. Mes recherches de ce côté furent infructueuses et je n'en pus voir un seul individu, soit que cet oiseau ne fût là qu'accidentellement, quand je le tuai pour la première fois, soit qu'il eût accompli sa migration habituelle à ce moment de l'année, ou, comme cela arrive parfois à l'approche des grands ouragans qui désolent si souvent ces régions, qu'il eût cherché un abri dans une portion du pays moins tourmentée.

Je pus toutefois réunir des graines de plantes du pays, particulièrement celles de l'abaca (*Musa trogloditarum textoria*), des variétés de cafés cultivés aux Philippines, d'indigo, etc., pour le Muséum de Paris, mais n'ayant pu les faire sécher convenablement, elles n'ont pu arriver toutes en bon état pour être utilisées.

Au mois de février 1887, j'ai envoyé à M. le Ministre la copie d'un rapport sur les îles Mariannes fait par le gouverneur espagnol de cet archipel. Ce rapport devait être envoyé en Espagne, en même temps que les collections de tout genre qu'on réunissait à Manille pour l'exposition coloniale qui a eu lieu à Madrid en 1887. On avait réuni sous la rubrique « Section des Philippines », toutes les collections provenant des possessions espagnoles du Pacifique.

Le 15 avril, je quittai les Philippines. Le *Don-Juan*, navire de 15 à 1,800 tonneaux, m'emportait à toute vapeur vers les Mariannes. C'était une traversée de six jours qu'un ouragan qui nous atteignit le 17 prolongea jusqu'au 22. Ce jour-là, le *Don-Juan* jetait l'ancre devant San Luis de Apra, sur la côte ouest de l'île Guam, dans une rade assez grande, peu à l'abri des vents du nord et d'ouest, fermée au sud par une pointe de terre montueuse que termine la pointe Oroté. Au nord de la baie se trouve la petite île des Chèvres, prolongée vers le sud-ouest par un banc de roches madréporiques.

C'est entre ces bancs madréporiques et la pointe Oroté que se trouve l'entrée de la rade qui est obstruée vers le milieu par plusieurs bancs du même genre qui, n'étant pas signalés par des bouées, rendent l'ancre périlleux : aussi les navires préfèrent mouiller près de la ligne des rochers, qui brise la lame et au voisinage de laquelle le fond est plus propre. La passe, presque à sec à marée basse, n'est praticable que pour les petites embarcations, qui vont jusqu'à Piti où se trouve le débarcadère. C'est un petit hameau d'une douzaine de cases habitées par les indigènes, et en même temps la résidence du capitaine du port et de l'alcade.

On y voit encore dominant la rade les ruines d'un ancien fort espagnol et le village de Sumay, dont les habitants, et surtout les habitantes, font le commerce avec les navires baleiniers qui viennent atterrir tous les ans pour s'approvisionner de vivres.

D'après la carte de l'amiral Duperrey (1819), les îles Mariannes sont situées entre les $142^{\circ} 31' 20''$ et $143^{\circ} 46'$ de longitude est de Paris et par $13^{\circ} 14'$ et $20^{\circ} 30''$ de latitude septentrionale. L'île Guam, la plus importante, est par $142^{\circ} 31' 20''$ et $142^{\circ} 48' 40''$ de longitude est et $13^{\circ} 14'$ et $13^{\circ} 33' 29''$ de latitude nord.

Le lendemain de mon arrivée, je me rendis à Agagna, chef-lieu des établissements espagnols de l'archipel et où résident le gouverneur, les autorités et la colonie européenne. De tout ce long archipel, c'est la seule localité à laquelle on puisse donner le nom de ville.

Je fus fort bien reçu par le lieutenant-colonel Olive, déjà prévenu officiellement de mon arrivée.

Après cette visite réglementaire, je m'occupai de mon installation, la ville d'Agagna devant me servir de quartier général pendant mon séjour dans l'archipel. Je devais venir m'y réapprovisionner après chacune de mes excursions et y laisser en dépôt mes bagages, les collections recueillies et tout mon matériel de ravitaillement. Je louai donc le jour même une case, moyennant 50 francs par mois, prix très élevé, il est vrai, mais en ma qualité d'étranger, il fallait m'attendre à payer plus qu'un Espagnol. Je m'y organisai de mon mieux et le plus vite possible, afin de me mettre à l'œuvre sans le moindre retard.

Magellan, après la traversée du Pacifique, découvrit les îles Mariannes en 1521 et leur donna le nom d'îles des Larrons, les naturels, arrivés à bord des vaisseaux, ayant fait main basse sur tous les objets de fer qu'ils trouvèrent à leur portée.

Elles furent aussi nommées « îles de las Velas latinas » (îles des Voiles Latines), à cause du grand nombre de petites pirogues qui vinrent à la voile entourer les navires espagnols (Le Gobien).

Cette désignation n'a plus de raison d'être aujourd'hui. On ne voit plus aux Mariannes qu'un petit nombre d'embarcations qui sont loin de rappeler celles que Dampier put voir à Guam lors de son passage en 1686, dont il donne une description très complète, et avec lesquelles ils affrontaient la pleine mer et faisaient de longues traversées. Aujourd'hui, avec leurs petits canots à balancier, les naturels ne se hasardent pas en dehors de la ligne des récifs.

Si à l'époque actuelle, les Mariannais ont renoncé aux grands voyages par mer qu'ils ont pratiqués autrefois, il faut accuser leur paresse autant que l'effroi causé par les nombreux accidents de mer arrivés dans les dernières années à leurs canots.

Au commencement de l'année 1563, à l'époque de la mousson, l'amiral don Miguel Lopez de Legaspi partit du Mexique pour aller prendre possession de cet archipel ainsi que celui des Philippines.

Legaspi ne fit qu'une simple descente aux Mariannes, en prit possession au nom du roi d'Espagne et continua sa route vers l'archipel des Philippines.

Les Espagnols ne s'établirent définitivement dans l'archipel qu'en l'an 1668. A cette époque, un navire amena le Père jésuite Diego Luis de Sanvitores et quelques autres membres de la même compagnie chargés de convertir les naturels.

C'est de ce moment que date la dénomination d'îles Mariannes qui leur fut donnée en l'honneur de Marie-Anne d'Autriche, femme du roi Philippe IV.

D'après les Pères jésuites qui furent en même temps les premiers

missionnaires et les premiers gouverneurs de l'archipel, les Mariannes avaient à l'époque de la découverte une population nombreuse qui fut évaluée à 100,000 âmes, mais il y a tout lieu de croire que ce chiffre est beaucoup trop fort.

Un recensement officiel de l'année 1710 n'accusait plus que 3,678 habitants, le reste ayant péri enlevé dans les nombreuses tentatives faites par les naturels pour recouvrer leur indépendance et chasser les Espagnols, et par les maladies importées par ces derniers et plus particulièrement par les maladies éruptives.

Ces 3,678 habitants étaient répartis entre l'île principale Guam et l'île voisine appelée Sarpanne ou Rota.

Actuellement, d'après le recensement du 31 décembre 1886, on compte dans l'archipel 9,770 habitants, dont 9,631 *Chamorros*, tous à de rares exceptions près, métis des différentes races qui ont passé dans ces îles. La facilité avec laquelle les femmes indigènes se livrent au premier venu permet d'affirmer que les équipages de tous les navires qui ont relâché aux Mariannes y ont laissé quelques descendants.

Si les renseignements fournis par les Jésuites (1662) sont exacts, il faut avouer qu'en 1710, moins d'un demi-siècle après l'arrivée des Espagnols, la population indigène avait diminué d'une manière effrayante.

L'une des causes, et la plus importante sans contredit, de la dépopulation de l'archipel, dans les premiers temps de l'occupation espagnole, ce fut la lutte incessante engagée par les insulaires pour chasser les nouveaux venus et reconquérir leur indépendance.

Les malheureux indigènes sans autres armes que la lance et la fronde ne pouvaient défendre leur pays avec quelque chance de succès contre les Espagnols, qui, pourvus d'armes à feu et peu enclins à la douceur, en firent un horrible carnage.

Aux tueries sanglantes et horribles de cette lutte inégale vinrent s'ajouter là, comme dans tous les archipels de l'océan Pacifique où se sont implantés les Européens, les maladies éruptives, rougeole, variole, scarlatine qui contribuèrent à la dépopulation.

La première épidémie mentionnée eut lieu de 1709 à 1713, si toutefois ces deux dates ne sont pas celles de deux épidémies différentes.

La statistique qui marque la décroissance de la population, puis son accroissement, est curieuse à suivre.

D'après les documents, il y avait en 1710, 3,197 naturels et 417 Espagnols, venus de l'Espagne, du Mexique ou des Philippines. Ces

blancs mariés à des femmes indigènes, formèrent une race de métis qui en 1725 comptait 95 représentants et leur nombre augmenta dès lors rapidement puisque, en 1797, il y a 1,097 métis, tandis que le nombre des indigènes de race pure allait sans cesse décroissant, au point que, à cette époque, on n'en compte plus que 1,111.

Pour avoir le total de la population, il faut ajouter au nombre des métis et des indigènes de race pure, 609 Espagnols, 144 soldats et officiers et 28 autres individus non classés. Les deux seules îles habitées Guam et Rota avaient donc une population de 2,989 habitants.

En 1800, il n'y a plus que 2,206 habitants, dont 1,752 métis. Mais en 1825, on constate un accroissement considérable : 2,683 naturels et 3,218 métis. Le nombre des métis a presque doublé, celui des indigènes de race pure plus que quintuplé.

Le recensement de 1830 accuse, au contraire, une légère diminution du nombre des indigènes, 2,628, tandis que le chiffre des métis toujours en progression s'élève à 3,865.

A ce moment, les habitants dispersés sur toute l'étendue de l'île Guam sont réunis en villages. Jusqu'alors chaque famille vivait isolée et les cases étaient répandues au hasard dans toutes les directions. A partir de ce moment, on fit le recensement de la population sans distinguer les naturels de race pure des métis et on les appela tous des *Chamoros*, nom qui a sans doute pour origine le mot *Chamori* par lequel on désignait les chefs et les nobles au moment de la conquête. Mais cette manière de voir n'est pas adoptée par tous les voyageurs qui se sont occupés des îles Mariannes.

L'accroissement de la population s'accentue de 1830 jusqu'en 1855. On compte alors 8,775 habitants, mais à la suite d'une violente épidémie de variole, le chiffre descend en 1856 à 5,241.

Il n'est pas facile de trouver à Guam et dans les îles du nord des indigènes de race pure. On n'en peut rencontrer avec quelque certitude qu'à l'île Rota. Là seulement une quinzaine de familles représenteraient tout ce qui reste des indigènes non mélangés.

La race métisse, qui provient des divers croisements que nous avons signalés, possède tous les défauts de ses générateurs, sans avoir pris leurs qualités.

Les indigènes actuels sont intelligents, mais très paresseux, oreilleux, fourbes, incapables de reconnaissance, et comme leurs ancêtres, sans aucun sens moral, amis des fêtes et des plaisirs.

Le *fandango*, les danses et tout ce qui est amusement à quelque degré que ce soit les attire et ils s'y adonnent sans retenue.

Habitant une mauvaise case, ayant pour tout meuble un banc, si l'autorité ne le forçait à se couvrir, l'indigène, comme aux anciens jours, irait tout nu ainsi que sa famille.

Le dimanche est le seul jour où la tenue soit à peu près convenable et le plus pauvre met ce qu'il a de plus luxueux comme vêtement.

Il ne se livre à un travail sérieux que pour avoir de l'argent, car s'il faut se vêtir, il faut aussi payer le tribut et au besoin pourvoir à l'enterrement d'un enfant ou d'un parent. Le plus pauvre, dans ces circonstances, tient à faire bien les choses : toute cérémonie funéraire se fait au son des cloches et de la musique, et un festin en est la terminaison obligée.

Pour tous les festins, car il y en a de toutes sortes, à tout propos et même sans propos, qu'il s'agisse d'un événement heureux ou mal heureux, gai ou triste, les invités doivent y contribuer plus ou moins, suivant leurs moyens ou leur générosité.

Pour les mariages, la fête a lieu pendant la nuit qui précède la cérémonie religieuse.

Lorsque les époux se sont confessés, les fêtes commencent : l'une a lieu chez la future épouse et l'autre chez le fiancé.

Toute la nuit se passe à chanter, danser, boire et manger ; le matin venu, on se rend à l'église, et après la bénédiction nuptiale on va achever les restes du festin de la nuit, puis chacun des invités va faire la sieste.

La naissance d'un enfant est encore l'occasion de bals, de festins.

Les meilleures fêtes, celles-là sont aussi les plus longues, sont les neuviaines qui se font dans les cases ; celui qui donne la neuviaine dispose au fond de la case, une table qui sert d'autel, sur laquelle on met les statuettes de la Vierge et des saints que l'on a sous la main, ainsi que toutes sortes d'images religieuses plus ou moins décentes ; le tout est entouré de miroirs et de lumières aussi brillantes et nombreuses que possible.

La famille réunie, ainsi que quelques amateurs, on entonne des cantiques chantés en voix de tête, et à tue-tête. Rien de désagréable comme ces mélopées rendues par des voix aiguës et perçantes, sur un rythme rappelant les chants indous et arabes ; dans les intervalles on se rafraîchit avec l'eau-de-vie de coco, on mâche du bétel, on se livre à la danse et à la causerie.

Si celui qui fait la neuviaine est pauvre, il se contente de distribuer à ses invités une abondante provision de tomates, de porc cuit avec force piment, qu'il leur sert enveloppés dans des feuilles de bananiers.

Lorsque la fête est donnée par un riche, les vivres et les desserts sont à profusion : porcs, poulets, poissons, gâteaux, confitures sont à discrétion et après le repas vient le bal accoutumé.

Mais pour que la neuvaine soit complète, il faut l'accompagner d'une cérémonie religieuse, habituellement une messe chantée qui coûte 15 piastres (75 francs). Il ne faut pas croire que le sentiment religieux entre pour quoi que ce soit dans l'affaire, l'ostentation et le désir de s'amuser sont les principaux mobiles.

La mort elle-même donne lieu à des fêtes et à des réjouissances, dont la gaité n'est pas bannie.

Apprend-on qu'un ami, un parent, est gravement malade, aussitôt on se réunit chez lui pour faire un *chinchouli* ou pique-nique.

On présente au moribond des images de saints ou de saintes, avec accompagnement de cris et de cantiques, qui lui annoncent que sa dernière heure est proche, et cela dure jusqu'à ce que la mort soit arrivée.

Le malade trépassé, on emprunte le plus possible aux amis et connaissances pour payer les frais de l'enterrement, car il faut que tout soit fait luxueusement, aussi peu importe la dépense. Entre temps on boit, on mange, on prie et, le dernier jour, on termine la cérémonie par un repas aussi copieux et aussi prolongé que le permettent les ressources dont on dispose.

Pendant mon séjour à Agagna, j'ai été le témoin d'un fait typique qui montre en quel état d'esprit se trouvent les indigènes.

Un jeune homme d'une vingtaine d'années tombe du haut d'un cocotier où il était allé recueillir la *touba* et se casse un bras : on le transporte chez ses parents et l'on se garde bien d'appeler le médecin dont il aurait fallu payer les visites.

Le malheureux jeune homme, sans autres soins que l'application de quelques herbes vertes, ne tarde pas à voir la gangrène gagner la plaie produite par l'issue des fragments osseux et, huit ou neuf jours après, la mort le délivrait de ses souffrances.

La famille, qui n'avait pas d'argent pour payer le docteur et les médicaments, fit dire cependant une messe chantée et *autres cérémonies*, de telle sorte que la dépense à l'église s'éleva à environ 75 francs, et après la cérémonie religieuse, la famille convia les amis et connaissances à un *chinchouli* qui nécessita une dépense d'une cinquantaine de francs.

Avec la moitié de cette somme, le fils eût pu être soigné et sauvé ; mais si on trouve de l'argent pour les réjouissances de toute sorte, on manque pour payer le médecin et les soins qu'il peut utilement donner.

Non seulement le *Chamoro* est toujours disposé à la dépense, mais il emprunte avec une facilité bien plus grande, quitte à ne jamais rendre, et, s'il rembourse ce n'est qu'à la dernière extrémité.

L'alimentation des Mariannais se ressent de leur état de paresse.

Un morceau de *rima* (fruit de l'arbre à pain) ou tout autre fruit ne lui donnant que la peine de le ramasser suffit à l'indigène. S'il se livre à la pêche, c'est dans l'enceinte des récifs, et non plus au large comme ses ancêtres; il tire en somme peu de chose de la mer.

L'alimentation est principalement végétale ; ils y ajoutent du poisson et du porc les jours de fête. Le poisson est tantôt séché, tantôt salé.

La faune des Mariannes ne comprenait aucun mammifère à l'époque de la découverte ; depuis on y a introduit le bœuf, le porc, le mouton, la chèvre, aussi ces espèces y sont-elles peu abondantes.

Peu parmi eux mangent du bœuf et cela à Agagna, où l'on tue deux ou trois fois par semaine, alors que dans les autres villages, cela n'a lieu que deux fois par an.

On fait de la galette de farine de maïs, assez bonne lorsqu'elle est chaude. Pour la préparer les indigènes mettent d'abord le maïs à macérer une vingtaine d'heures dans de l'eau, afin de séparer la pulpe, puis le grain, réduit en farine grossière au moyen d'un pilon, est transformé en pâte et cuit au four ou sur des charbons. Cette galette remplace le pain, mais elle n'est pas d'un usage courant et général. On en manque souvent une partie de l'année, la récolte du maïs, qui n'a jamais dépassé 1,500,000 kilogrammes, étant de beaucoup insuffisante.

Le reste de l'année, les habitants mangent du tapioca qu'ils appellent *gasgar*, du *camoté* ou *boniato* (patates), du coco et surtout de la *rima*, fruit de l'arbre à pain si précieux dans ces régions où la paresse est à l'ordre du jour. Le manioc leur fournit l'*arrow root*, qui, imbibé avec le lait de coco, puis mélangé avec du coco rapé et une certaine quantité de *touba* (sève extraite d'une espèce de cocotier), sert à faire de petites boulettes appelées *ojo*.

On obtient une autre espèce de galette, en mélangeant le tapioca et la farine de maïs arrosés d'eau de coco.

Le *dago*, le *soummé*, et le *camoté* se mangent bouillis ou rôtis.

Le *nica* sauvage cuit avec du coco et salé légèrement a une douce saveur: ce dernier mets n'est mangé qu'en cas de disette.

La *rima*, fruit de l'arbre à pain, se mange rôtie à plein feu; ainsi rôtie, on la coupe en morceaux pour la conserver.

Le riz est rare et ne se mange, comme la viande et les poules, que les jours de fête.

Un des mets de prédilection de tous ces insulaires est la chair du paniqué (roussette), grande chauve-souris qu'ils font cuire sans la vider.

Depuis quelques années, les colons espagnols ont introduit la culture du café et du cacao, en vue du commerce extérieur. On compte actuellement à l'île Guam environ 25 à 30,000 cafiers dont la culture est négligée; l'arbre donne peu, mais le grain est de bonne qualité; avec plus de soins et un meilleur choix des terrains de culture, on obtiendrait, je crois, de beaux résultats. Les cacaoyers, à peu près aussi nombreux que les cafiers, produisent aussi des fruits de bonne qualité, mais leur culture est aussi peu soignée que celle du cafier.

Le cotonnier n'existe que pour mémoire et cependant il pourrait fournir de bonnes récoltes.

La *nil* (indigo) est à l'état sauvage, personne ne s'en occupant, et les naturels l'achètent toute préparée pour teindre leurs vêtements plutôt que de la récolter et de la préparer eux-mêmes.

Le commerce d'exportation est presque nul; il ne porte que sur quelques centaines de kilogrammes de café et de cacao. Le commerce le plus habituel est le commerce d'échange fait par les baleiniers qui prennent, lors de leurs passages, des porcs, des patates douces, qu'ils payent en mauvaises cotonnades, pipes en terre et autres articles de valeur minime.

Le 2 mai, arrivèrent à Guam vingt-trois naufragés anglais, répartis dans deux canots. Depuis vingt-un jours en mer, ces malheureux pouvaient à peine remuer les jambes. Pendant ces vingt-un jours de navigation, ils n'avaient perdu qu'un seul homme, le second, tombé à la mer et qu'ils n'avaient pu repêcher. Ils avaient donné contre un écueil près de la Nouvelle-Guinée, et poussés par les vents et les courants ils avaient dérivé vers Guam.

Pendant mon séjour aux Mariannes, ce ne furent pas les seuls naufragés que je vis arriver ainsi dans l'archipel.

Le 4 mai, je m'embarquai sur une petite goélette, la seule embarcation qui se soit trouvée à ma portée pour parcourir l'archipel, car le vapeur qui fait le service entre les Philippines et les Mariannes ne circule pas d'une île à l'autre. Le lendemain je débarquais à Rota.

Cette île n'a pas de port et pour atterrir, on franchit en baleinière un chenal bordé de roches madréporiques, accessible seulement au moment de la marée.

Le gouverneur, allant faire sa visite annuelle d'inspection, et son secrétaire avaient, eux aussi, pris passage à bord de la goélette. La plupart de ses prédécesseurs se dispensaient habituellement de parcourir

ainsi l'archipel, le voyage avec un pareil bateau dépourvu de tout confort étant fatigant et peu agréable.

A peine arrivés, le gouverneur m'ayant prié d'être avec lui, nous recevons la visite du curé et de l'alcade ; ce dernier est un *Chamoro* métis.

Au moment du débarquement, le gouverneur est reçu par des chants d'allégresse assez discordants en langue indigène ; ces chants célèbrent ses vertus, sa bonté, ses qualités, mais celui-ci, qui n'a cessé d'avoir le mal de mer pendant toute la traversée, remet l'audition des chants à plus tard et nous gagnons la case qui nous est réservée.

Le jour suivant, nous allons visiter une grotte qui sert de refuge aux habitants quand une tornade vient assaillir l'île, ce qui arrive d'ailleurs assez souvent.

Toutefois, pendant mon séjour de deux années dans cet archipel, je n'ai vu qu'une tornade, encore le centre de l'ouragan étant éloigné de l'archipel, les dégâts furent-ils peu importants.

Le 7, au soir, nous reprîmes notre route au nord. A la tombée de la nuit, le mauvais temps nous contraint à prendre chasse devant le vent.

Le 8, à la pointe du jour, nous revoyons l'île de Rota, que nous côtoyons, et le lendemain, au matin, nous jetons l'ancre devant Tinian.

A peine débarqué, le gouverneur est enlevé de son embarcation par trois ou quatre jeunes filles carolines, les plus jeunes et les plus jolies, si toutefois on peut les appeler ainsi, et nous allons visiter les monuments dont je parlerai plus tard.

A Tinian, il n'y a pas d'eau douce, on est obligé de boire celle de quelques puits, et elle est légèrement saumâtre.

Le 11, à huit heures du matin, nous levons l'ancre pour gagner l'île de Saypan, où nous arrivons à midi.

Même réception qu'à Rota, et nous nous sauvons déjeuner, esquivant ainsi la cérémonie de la réception.

Saypan, dirigée du nord au sud, a 13 milles et demi de longueur ; sa plus grande largeur de l'est à l'ouest est de 6 milles et demi.

Elle s'étend des 143° 32' 10" au 143° 40' longitude est de Paris et du 15° 7' 79" au 15° 20" latitude nord.

Le point le plus élevé est le mont Tapochao, qui n'a que 410 mètres d'altitude barométrique. On lui a donné 600 mètres de haut et on en a fait un volcan, éteint selon les uns, en pleine activité selon les autres.

L'ayant visité de la base à la cime, nous avons trouvé une mon-

tagne madréporique, terminée par une crête de 2 mètres de large, également madréporique.

L'île est en grande partie montagneuse. Sa partie sud est basse ; elle est madréporique à part quatre ou cinq petites hauteurs de 100 à 150 mètres d'altitude et composée de terre rougcâtre sans trace de métaux.

Ce qui frappe dès l'abord, c'est que la végétation dans cette île est très florissante, et que toutes les cultures y réussissent. La couche de terre végétale y est plus épaisse que dans les autres terres de l'archipel ; elle est aussi mieux arrosée et plus humide. On y rencontre de nombreux cocotiers et bananiers, l'arbre à pain, des patates douces très sucrées, du maïs, la canne à sucre et du tabac.

Les légumes d'Europe y viennent bien, mais il faut fréquemment renouveler les semences ; celles récoltées dans l'archipel ne poussent pas ou donnent des produits chétifs ou rabougris.

L'île Saypan fut dépeuplée au commencement du XVII^e siècle. Les Espagnols transportèrent les habitants des îles du nord dans l'île Guam, quelques-uns cependant restèrent dans l'île de Rota.

L'hospice de lépreux qui s'y trouvait alors fut transporté dans l'île de Tinian, qui n'en est séparé que par un canal de 3 milles de largeur.

L'île Saypan ne commença à se repeupler qu'en 1815, des Carolins ayant obtenu la permission de s'y établir.

Actuellement, l'île possède 850 à 900 habitants, dont les deux tiers sont des immigrants venus des îles Carolines.

Saypan ne possède qu'un village, appelé San Isidro de Garapan, divisé en trois quartiers : deux au sud, occupés par les Carolins, et l'autre au nord, où se trouvent les Chamoros, qui ont obtenu, depuis quelques années, l'autorisation de s'y établir.

A part deux ou trois, les maisons, construites en bois et feuilles de cocotiers, sont sur pilotis, élevés de terre de 50 centimètres à un mètre. Elles sont toutes séparées les unes des autres par un espace de 10 mètres environ, précaution utile en cas d'incendie.

Le village est situé dans l'endroit de l'île le plus malsain, éloigné de l'eau douce, qui, malgré les dires de différents auteurs et gouverneurs de cet archipel, se rencontre en divers points, comme à Tanapay, d'où, à peu de frais, on pourrait amener jusqu'à la plage trois petits cours d'eau qui y venaient jadis.

L'emplacement du village est une plage de sable où on ne peut aborder qu'en suivant un étroit chenal entre des récifs. Le sol est extrêmement friable et la cohésion est si faible, que les montants de

cases sont très facilement ébranlés et que les cases elles-mêmes sont enlevées au moindre ouragan.

Les habitants, dans cette crainte perpétuelle, construisent, derrière leurs maisons, une hutte très basse, en forme de tente, où ils se réfugient, jusqu'à ce que la tempête, passée, ils puissent relever leurs maisons.

L'eau douce n'existant pas dans le village, on va la chercher au *Tchorrito*, petite source située derrière le village, dans la montagne; à cet endroit, l'eau coule goutte à goutte et ne peut fournir que la provision de deux ou trois personnes dans vingt-quatre heures.

Plus au nord existent quelques petits cours d'eau ou ruisseaux d'eau limpide et fraîche, mais il faut faire une heure de marche, et les habitants, plutôt que de faire une aussi longue marche, préfèrent boire l'eau plus ou moins salée ou corrompue des puits creusés près du village.

Sur la côte est se trouvent aussi quelques petits cours d'eau, l'un d'entre eux, au pied du Tapochao, est assez fort, mais de peu d'étendue; il coule sur un plateau à 50 mètres au-dessus du niveau de la mer, où il tombe en formant une petite chute. Son eau est courante et très bonne.

Sur la côte ouest où se trouve le village existe un port mal abrité, dont le fond est semé d'écueils; c'est là que les bâtiments viennent mouiller, car on y trouve de l'eau douce.

A la pointe sud de la côte est se trouve la baie de la Magicienne : dans trois ou quatre points de cette baie, les petites embarcations peuvent atterrir; mais, en cas de gros vent, il n'y a pas sur tout le pourtour de l'île d'abri sûr, et, dans tout l'archipel, sauf le port de San Luis de Apra, dans l'île Guam, il n'y a pas de bon mouillage; la baie de Mérioso n'est elle-même pas très sûre, n'étant pas abritée des vents d'ouest.

Il y a à Saypan beaucoup de grottes, généralement petites; dans quelques-unes j'ai rencontré des ossements humains, presque toujours altérés par la chaux et très friables.

Dans l'une d'elles se trouvait une couche d'ossements de plus d'un mètre d'épaisseur, tous tellement altérés qu'il me fut impossible d'y trouver une seule pièce qui pût être conservée.

En d'autres lieux, dans des trous ou crevasses de la montagne, j'ai pu ramasser quelques crânes assez bien conservés; je n'ai trouvé des corps ensevelis que dans une seule petite grotte; l'un de ces squelettes était dans un état de conservation suffisant pour permettre l'étude de cette race.

Parmi ces débris humains il y avait quelques pierres de forme ovoïde et pointues des deux bouts qui devaient probablement servir de projectiles pour les frondes; deux ou trois pointes de lances faites d'un fémur humain, barbelées sur toute la longueur, mais en mauvais état.

J'ai recueilli des haches de pierre et des débris de marmites ou vases en terre rougeâtre, cuits au feu; j'ai, du reste, découvert plus tard, dans mes excursions dans les autres îles, deux grandes marmites en terre, une d'elles intacte et conservant des traces de feu.

Si j'insiste sur ces traces de feu, c'est pour réfuter les dires de certains écrivains qui ont prétendu que les naturels ne connaissaient pas le feu au moment de la découverte de l'archipel.

J'ai rencontré des débris de terre cuite dans toutes mes fouilles et dans toutes les îles; la forme et le grain de la terre employée prouvent que ces débris sont de fabrication indigène.

Enfin, l'île où j'ai recueilli les deux marmites citées précédemment, n'avait pas été visitée depuis son abandon au XVII^e siècle.

Les Chamoros de l'île Saypan ne diffèrent pas de ceux de Guam.

Les Carolins, surtout les femmes, sont encore plus sales que les Chamoros, mais moins paresseux; les défauts de l'un se retrouvent chez l'autre, bien que les Chamoros regardent les Carolins comme leur étant très inférieurs.

Cela peut être vrai à certains points de vue : les Chamoros parlent l'espagnol, parfois l'anglais, sont catholiques de nom, car ils m'ont paru avoir conservé leurs anciennes superstitions, qu'ils amalgament sans la moindre façon avec les enseignements du christianisme. Mais, d'autre part, l'avantage pourrait être aux Carolins, qui sont plus travailleurs, et dont les femmes se livrent moins aux blancs ou aux hommes de couleur que les femmes de race chamoro.

Il y a certainement des exceptions parmi les Chamoros, mais les exceptions se comptent. Parmi eux, en effet, on trouve quelques individus qui ont su profiter de notre civilisation, mais combien rares sont ceux-là.

J'ai comme ami et compagnon d'excursions le curé Palomo, Chamoro métis, connu de presque tous les habitants de Guam, homme instruit, parlant l'espagnol, le français, l'anglais et même le carolin, qui n'est pas une langue facile même pour les Chamoros, et qui est l'un de ces rares Mariannais sortis de l'ornière.

Les quelques cultures auxquelles se livrent Chamoros et Carolins sont loin de suffire aux besoins de toute la population indigène. Nous avons dit plus haut que, moins hardis que leurs devanciers, les

Mariannais n'allait pas faire la pêche en pleine mer, chose que font encore les Carolins.

Il y a dans cette région du Pacifique de nombreuses espèces de poissons de tailles fort diverses et qui sont parfois en bancs fort nombreux. Mais la pêche principale est celle de l'holoturie, qui compte deux ou trois espèces dans ces parages.

On tue parfois une tortue, ou un requin aventure entre les récifs. Ces squales sont très nombreux sur les côtes et, plusieurs fois, j'ai dû me retirer promptement de l'eau pour ne pas être pris par les requins à la poursuite d'une bande de poissons.

Les tortues, assez nombreuses, donnent une mauvaise écaille, très mince, trop friable, par conséquent, sans valeur commerciale.

Dans cet archipel on rencontre de nombreux individus enclins à l'ivrognerie.

Les Carolins et quelques Chamoros abusent de la touba, aussi rencontre-t-on au moment des fêtes, des mariages et même des cérémonies funéraires bon nombre d'hommes ivres et même des femmes.

Le 16 mai, en compagnie du gouverneur Olive, nous allons visiter le mont de las Calaveras.

Le gouverneur, dans le rapport auquel j'ai fait allusion précédemment, a avancé, d'après certains dires, que dans les grottes de cette montagne on trouvait des morts enterrés debout.

Ces grottes, dont les parois sont en pierre dure et dans lesquelles la terre fait absolument défaut, ne pouvaient donner lieu à un pareil genre de sépulture; les naturels étaient trop paresseux et redoutaient trop la fatigue pour y transporter la quantité de terre nécessaire pour maintenir dans une position verticale les corps des morts qu'ils y déposaient.

Je trouvai heureusement dans une de ces grottes un squelette presque entier, étendu horizontalement; toute autre position était du reste impossible.

Cette grotte se trouve à 100 mètres d'altitude, derrière une montagne de 190 mètres qu'il faut franchir pour y arriver.

Les 23, 24 et 25 mai, j'allai visiter, sans résultat, d'autres grottes.

Le 27, au voisinage de mon habitation, on fait grand bruit et il y a foule pour réparer le toit d'une case; cela donne lieu à une fête, c'est-à-dire à un repas offert par le propriétaire.

On commence d'abord par napper des feuilles de cocotier divisées en deux pour les faire sécher. Lorsqu'elles sont prêtes, on arrache du toit les vieilles feuilles et on place les nouvelles, tout cela avec force cris, car tout le monde est joyeux, dans l'espérance du festin.

Le jour où on refait la toiture d'une case, on réunit les amis qui doivent travailler au toit. Pendant ce temps, les femmes préparent la cuisine, qui sans être délicate est toujours plantureuse; ce jour-là, en effet, on tue un porc ou une vache.

On prépare en même temps la touba, accompagnement obligé de toute réjouissance et dont on fait la plus grande consommation. Vers midi ou une heure, tout est terminé, travail et repas, chacun va faire la sieste et cacher les désordres provoqués par la touba.

Cette fête est une très ancienne coutume, citée par les auteurs, qui ajoutent que tout passant doit aider à la construction et après le repas être reconduit chez lui par ceux qui l'ont fait prisonnier.

Le 28, visite d'une grotte située sur les flancs d'une montagne appelée Marpi. J'y trouvai trois crânes entiers, quelques fémurs et deux bouts de lance barbelés faits d'un os humain.

Cette montagne madréporique s'élève au nord de l'île, ses flancs sont abrupts et je n'ai pu atteindre le plateau qui la couronne.

Le 2 juin 1887, je fus, à cinq heures du matin, à la recherche de plusieurs grottes sisées à la pointe Inagen.

Dans l'une d'elles, je remarquai un morceau de bois, paraissant travaillé pour en faire un cercueil, mais sans dessin, ni sculpture.

Dans une autre, huit crânes étaient rangés en ligne.

Ce fut la meilleure journée au point de vue anthropologique, car je revins avec une dizaine de crânes, mais aussi avec un fort accès de fièvre.

Le 6, j'explorai une grotte remplie de stalactites, dont le plafond s'est effondré et qui forme un vaste cirque où se trouvent plusieurs galeries et ramifications de l'ancienne grotte. Il n'y avait que des nids et des œufs de martinets. Ces oiseaux ressemblaient à ceux des Philippines dont les nids sont si appréciés des gourmets chinois, mais les nids, dont j'ai rapporté quelques échantillons, ne sont formés que d'herbes et de détritus.

J'allai aussi visiter la petite île de Kagnagousa ou de Lostagios où se rencontrent quelques oiseaux marins et un ancien cimetière carolin qui date du commencement du siècle; mes fouilles me donnèrent quelques crânes, quelques objets ethnographiques, des morceaux d'écaille de tortue, des perles en verre, etc.

Le 15, je fis une excursion en canot, sur la côte est; la mer étant devenue furieuse, nous ne pûmes aborder et dûmes, non sans péril, revenir, en virant de bord, nous mettre à l'abri de la côte ouest.

Le 21, je fis l'ascension du mont Tapochao, qu'il était impossible, disait-on, à tout Européen de gravir; mais ayant parcouru la majeure

partie de l'île, monté et descendu dans des endroits que l'on assurait inabordables, il fut décidé que l'on m'y conduirait. Cette ascension est des plus aisées ; une fois quelques lianes coupées, je marchai facilement le fusil sur l'épaule. Parti à cinq heures et demie du village, j'arrivai à neuf heures au sommet de la montagne après avoir subi quelques averses qui nous obligèrent à nous arrêter.

Le sommet de la montagne est formé en grande partie de blocs madréporiques; vers le milieu, deux roches de 10 à 15 mètres de haut forment le point culminant de la montagne, qui atteint 410 mètres d'altitude barométrique. De là on domine toute l'île et on jouit d'une fort belle vue. Une chaîne de montagnes s'étend depuis la pointe nord, appelée Marpi ou Marsi, jusqu'au petit lac salin de la pointe méridionale. Cette chaîne de montagnes suit en ligne directe la longueur de l'île, seul le Tapochao est situé en dehors.

Le 27, j'allai visiter, au centre de l'île, le mont Haguina qui a 303 mètres d'altitude; il se trouve au centre de la chaîne.

Toutes ces montagnes sont entièrement dénudées au sommet; la végétation monte jusqu'à 200 ou 300 mètres; elle se compose d'herbe de Guinée, le reste du sol est une terre rougeâtre, mêlée à quelques roches d'aspect ferrugineux. Les pluies dénudent peu à peu les pentes de ces montagnes, entraînant la faible couche de terre qui s'y trouve.

Le 30, je fis une excursion au petit lac du Sud, dont le niveau est seulement de 2 à 3 mètres au-dessus du niveau de la mer; ses eaux sont saumâtres et inhabitées, à peine quelques insectes et pas de mollusques.

Le 4 juillet, a lieu l'installation du nouveau *gobernadorcillo*, qui est un Carolin pur sang, bel homme comme stature, mais le plus grand ivrogne de l'île. Il donne à cette occasion un repas auquel je suis invité. J'ai une place d'honneur à côté de lui, à un bout de la table. Pendant le repas il profite de mon inattention pour attraper un os, qu'il déchiquette sous la table avec ses doigts, et avale les bribes. Il n'a guère le décorum de sa fonction.

Le 3 juillet, j'assiste au mariage de l'Alcade; cette cérémonie a plus l'apparence d'un enterrement que d'un mariage, tant elle manque d'entrain et de gaîté.

A la sortie de l'église, la mariée s'en va seule à la maison de son époux, les gens de la noce la suivent sans faire attention à elle et c'est à peine si à la maison quelque parent ou invité digne lui parler. Il est vrai que la nuit précédente s'est passée pour tous les invités d'une façon plus que gaie, car on a bu, mangé, dansé jusqu'au matin, et tout le monde éprouve le besoin de se reposer.

Du 14 au 19, une suite de mauvais temps, mais pas d'ouragan.

Mes recherches dans l'île Saypan m'ont permis de réunir 35 crânes d'anciens habitants et de Carolins, quelques objets d'ethnographie, 300 oiseaux et mammifères de diverses espèces, 600 insectes, reptiles, poissons, 70 espèces de plantes avec graines, fleurs et fruits.

Le 25 juillet, je vis arriver la goélette du capitaine William avec lequel je regagnai l'île de Guam.

Le 29, la goélette, prise par le calme entre Rota et Guam, fut entourée par une troupe de sept cachalots, dont trois de très grande taille. Ces cétacés jouèrent autour du bateau pendant plus de deux heures, sautant l'un par dessus l'autre, se poursuivant, faisant jaillir l'eau par leurs événements, avec la plus grande tranquillité.

Ce spectacle, très intéressant, ne devait pas nous faire oublier qu'un de ces animaux pouvait, d'un moment à l'autre, se jeter sur notre bateau et il nous aurait certainement coulés s'il nous avait abordés durant ses ébats.

Le 30, au matin, nous mouillons à Guam, où je restais jusqu'au mois de novembre.

Je fus retenu par un accident survenu pendant ma dernière excursion à Saypan. Je m'étais fait une violente entorse qui m'empêcha de faire de longues courses et je mis ce temps à profit pour compléter la faune de l'île Guam, mes herbiers et ma collection zoologique.

L'histoire naturelle de cet archipel est très pauvre.

Les moyens de communication étant très rares, j'ai regretté bien des fois de ne pas avoir un petit côtre à ma disposition ; on est à la merci du seul bateau à voile qui fasse le voyage aux îles du nord et au Japon et ces voyages sont longs et rares. Si on le prend au départ, on doit attendre son retour et, de ce fait, rester trois à quatre mois dans un endroit où quinze jours ou un mois de séjour suffiraient pour toutes les recherches.

Après un repos de près de quatre mois, et bien remis de mon entorse, je me décide à repartir et, le 26 novembre, après une courte traversée, nous mouillons devant l'île de Saypan que nous quittons le lendemain pour nous diriger au nord.

Le 28, au jour, nous passons à l'est de l'île Anataxan qui se trouve entre les $143^{\circ} 29' 15''$ et $143^{\circ} 20' 32''$ longitude est de Paris et les $16^{\circ} 19'$ et $16^{\circ} 20' 32''$ latitude nord. Elle est formée d'un massif de montagnes, dont la plus haute, située dans la région ouest, peut avoir 350 à 400 mètres.

Au centre de ce massif, dans la partie la plus élevée, on remarque

une cavité énorme qui paraît être un cratère éteint où dorment les eaux d'un lac, alimenté par les pluies si fréquentes dans ces régions.

L'île est couverte de végétation jusqu'au sommet, mais il y a peu d'arbres, excepté dans la partie sud où se trouvent quelques cocotiers et des arbrisseaux.

Elle est actuellement inhabitée; cependant, lors de sa découverte, les habitants massacrèrent les premiers jésuites venus pour les convertir.

A 11 heures, nous passons à l'est de la petite île de Sarigouan qui se trouve par $143^{\circ} 38' 35''$ et $143^{\circ} 29' 40''$ de longitude est de Paris et $16^{\circ} 39' 50''$ et $16^{\circ} 40' 45''$ de latitude nord.

Cette île, presque ronde, est formée d'une seule montagne qui a 200 à 250 mètres d'altitude; c'est probablement un volcan éteint.

A part quelques arbustes, on ne voit que des graminées et une végétation de petite taille.

A trois heures, nous relevons le banc Zealandia, appelé aussi Farallon de Torès, situé entre les $143^{\circ} 40' 42''$ et $143^{\circ} 44' 35''$ de longitude est de Paris et par $17^{\circ} 15' 30''$ et $17^{\circ} 17' 40''$ latitude nord.

La marée est haute, aussi n'apercevons-nous que les deux roches les plus élevées de l'écueil; ce banc très dangereux est heureusement assez découvert et bien désigné par l'île Sarigouan au sud et l'île Gougouan au nord.

La première, bien que plus éloignée, est visible le jour, et peut servir de point de repère.

L'île Gougouan, beaucoup plus rapprochée, 18 à 19 milles de distance, de forme ronde et élevée, signale aux navires qui naviguent dans ces parages la proximité de l'écueil.

L'île Gougouan est située par $143^{\circ} 42' 31''$ et $143^{\circ} 44' 30''$ de longitude est de Paris et les $17^{\circ} 34' 29''$ et $17^{\circ} 36' 30''$ de latitude nord.

A la tombée de la nuit, nous passons devant cette île que nous laissons au sud.

L'île Gougouan est petite, peu élevée et attire peu l'attention; cependant, à l'époque du tremblement de terre des îles de la Sonde, un volcan s'ouvrit ou plutôt reparut.

Le capitaine William, qui me pilote actuellement, me raconte qu'à cette époque, en allant aux îles du nord et en revenant vers le sud, il avait constaté que le volcan était en pleine éruption. Avant cette époque, le même capitaine avait bien des fois côtoyé cette île sans que rien pût lui faire soupçonner l'existence d'un volcan.

Au voyage suivant qui eut lieu environ trois mois après, l'île était

tranquille, et depuis cette époque le volcan ne donne plus de signes d'activité.

Pendant la nuit, nous passons devant l'île Alamagan, sise entre le $143^{\circ} 39'$ et $143^{\circ} 46' 15''$ de longitude est de Paris et les $18^{\circ} 1' 38''$ à $18^{\circ} 6' 58''$ et de latitude nord.

Il y a un volcan en activité. En passant nous ne voyons rien, mais, les jours suivants, de l'île Pagan, nous apercevons la fumée qui s'échappe du cratère.

L'île Alamagan qui, sur la carte hydr. fr. n° 666, n° 8, est portée à une échelle plus grande que l'île Pagan, m'a paru plus petite que celle-ci.

Le 29, au matin, nous atteignons Pagan. Elle est située entre les $143^{\circ} 38' 05''$ et $143^{\circ} 41'$ longitude est de Paris, et les $18^{\circ} 13'$ et $18^{\circ} 16' 30''$ de latitude nord.

De la pointe sud, on distingue une chaîne de montagnes volcaniques dirigée est-sud-sud-ouest et on voit distinctement la fumée qui s'échappe d'un des sommets.

Nous allons mouiller sur la côte nord-ouest, devant la plaine qui s'étend au pied du volcan nord situé presque au centre de l'île.

Cette plaine, qui de la mer paraît unie, est au contraire très accidentée et couverte par les dépôts provenant des éruptions du volcan au pied duquel elle s'étend. Elle est couverte, ainsi que je pus le voir durant mon excursion du lendemain 30 novembre, de graminées et de bouquets d'arbustes, du milieu desquels émergent des groupes de cocotiers; on rencontre ces arbres, au sud, au milieu de montagnes abruptes.

Après une heure et demie de marche, j'arrivais, à la côte sud-est, devant une baie vaste, mais ouverte aux vents du nord, de l'est et du sud. L'île la protège contre ceux de l'ouest.

Comme habitants, on ne trouve à Pagan que quelques Carolins, installés pour récolter le coco, dont fait commerce le capitaine William.

La chasse me donne un très maigre résultat, les oiseaux sont rares; avant les grandes tornades de 1884, ils étaient en plus grand nombre.

Aucun mammifère, sauf quelques cochons et chèvres sauvages.

L'eau douce paraît manquer complètement dans cette île; je n'ai pu en trouver et on n'a pu m'indiquer que la source d'eau chaude située à la pointe sud au pied des montagnes.

Les Carolins boivent l'eau des cocos et l'eau de pluie. Quand cette dernière vient à manquer, ils sont réduits à boire l'eau saumâtre provenant de trous creusés par eux dans la plaine.

Le 1^{er} décembre, j'allai visiter un petit lac si ^{1/4} au nord-ouest des

monticules qui forment la base du volcan nord seulement séparé de la mer par une digue naturelle de cailloux noirs et de sable. Les Carolins en boivent l'eau bien qu'elle ait une odeur sulfureuse très prononcée; ce lac m'a paru peu habité bien qu'on m'ait assuré y avoir pêché de gros poissons.

Le 2 décembre 1887, j'allai dans le sud de l'île, à la recherche de ruines que l'on m'avait dit exister. Nous suivons la côte par un sentier de 50 à 60 centimètres de largeur, courant le long de la falaise, ayant à notre gauche une montagne qui se dresse comme une muraille sur presque tout le parcours.

A droite, la mer est à 150 ou 200 mètres à pic au-dessous de nous.

Après une heure de marche sur ce chemin difficile, nous arrivons à la plage, puis nous prenons un sentier entre deux montagnes de 150 mètres de haut, laissant à notre droite les volcans du sud.

Au milieu de ce sentier qui nous mène sur la côte est, nous rencontrons quatre pierres dressées qui ont dû servir de piliers à une habitation des anciens naturels de l'île.

Cette case devait avoir 3 à 4 mètres carrés de superficie.

Rien aux alentours qui permit de supposer qu'il y ait eu d'autres habitations.

Il faut se rappeler qu'il y a plus de deux siècles que les habitants de ces îles ont été tués ou transportés dans les îles du sud.

J'ai fouillé le terrain à plus d'un mètre de profondeur, sur l'emplacement même de la case et je n'ai trouvé que quelques débris de poteries, deux pierres paraissant avoir servi d'armes ou d'instruments de culture et quelques coquilles marines.

Continuant ma route, je ne trouvai de nouvelles traces d'habitats qu'en arrivant au rivage. Sur une bande de terrain taillée à pic, sorte de petit plateau élevé de 3 ou 4 mètres du côté de la mer, il y avait deux rangs de quatre piliers chacun, formant les assises d'une ancienne casse; elles étaient parfaitement situées, faisant face à la mer et au pied des montagnes qui forment la charpente de l'île.

Ces piliers plus grands que ceux précédemment rencontrés ont 90 centimètres de hauteur et étaient autrefois surmontés d'une pierre ayant la forme d'une demi-sphère. Ces huit demi-sphères sont tombées du même côté et à peu près à la même distance, probablement à la suite d'un fort tremblement de terre.

Ces colonnes sont faites d'un seul morceau; un des piliers est encore recouvert, sur sa partie extérieure faisant face à la mer, d'une couche épaisse de crépissage à la chaux, qui ne se retrouve pas sur les autres.

Les colonnes de pierre ne portent la trace d'aucun travail et paraissent avoir été posées telles quelles; toutes sont de forme analogue, presque carrées, mais de grosseurs différentes. Les fouilles que j'ai faites sur le terrain ne m'ont donné aucun résultat. Quant aux demi-sphères en pierre elles ont été taillées.

Je regagnai notre campement par une autre route, en suivant la crête des montagnes qui bordent la plaine où nous avions dressé notre tente. Ce sentier côtoie parfois de très près le bord de cette crête et rejoint une autre route qui descend à pic vers la côte ouest. La descente est facilitée par quelques marches taillées dans le roc, ce qui permet d'arriver sans accident au petit chemin dont j'ai parlé plus haut pour regagner la plaine.

Le 4, j'allai photographier le volcan du nord, la vue est prise de l'est. A la droite, on voit un ancien cratère éteint et de médiocre élévation. Actuellement il est entièrement dénudé de la base au sommet et lance constamment de la fumée, mais sans force.

Il y a une quinzaine d'années, ce volcan, beaucoup plus élevé, avait une forme conique, mais il a été tronqué à la suite d'une grande éruption qui eut lieu à cette époque.

Le 5, je me disposai à aller visiter la côte sud, qui, était très habitée, il y a deux siècles, mais l'arrivée de la goélette vint me forcer à reprendre la route de Guam.

Dans une excursion j'ai trouvé dans cette partie de l'île, trois crânes déposés dans des grottes.

Au retour de cette expédition, je fis mon deuxième envoi, qui contenait 11 objets pour le Musée ethnographique, 200 et quelques oiseaux en peau, 450 mollusques dans l'alcool et environ 300 vidés, plus de 500 insectes en papillote et dans l'alcool, environ 100 espèces de plantes avec fleurs et fruits. Dans l'alcool, il y avait aussi des poissons de mer et de rivière, peu nombreux, car ils sont fort rares et les naturels ne se hasardant plus à pêcher au delà des récifs, il m'a été fort difficile de me procurer les poissons de cette région du Pacifique. Comme dans le précédent envoi, il y avait des graines de différentes espèces et quelques échantillons minéralogiques de l'île Pagan.

Le 3 février 1888, j'entrepris de parcourir la partie sud de l'île Guam.

Une exploration rapide me permit de reconnaître les localités où j'aurais le plus de chance d'augmenter mes collections; je suivis presque constamment la côte jusqu'à la rivière Pago, par 13° 23' 30" de latitude nord sur la côte est de l'île, que je traversai de l'est à l'ouest pour regagner la capitale où j'y arrivai le 12.

De la rivière Pago à Agagna, après avoir traversé la petite rivière

Ilic, qui est à peine à une demi-heure de marche, on monte un sentier en fort mauvais état, comme toutes les routes de l'île, et après une heure et demie de marche on arrive à Agagna.

Le 17, je repartais par la même route, mais cette fois uniquement pour réunir des collections.

La route d'Agagna à Piti est assez bonne jusqu'aux abords de l'appontement qui se trouve dans la baie de San Luis de Apra.

Un peu avant d'arriver en ce lieu, le chemin, car on ne peut l'appeler route, fait un coude à l'ouest et passe par deux fondrières où s'embourbent mes deux bœufs porteurs.

On rase ensuite le pied d'un monticule où viennent finir les palétuviers, puis on franchit sur cinq petits ponts autant de cours d'eau qui, venant du Pantano de Atantano, vont se déverser dans la baie de Apra.

La plaine d'Atantano, jadis couverte d'arbres, est presque constamment inondée. Un gouverneur a fait déboiser cette plaine et l'a convertie en une rizière qui donne de fort bonnes récoltes.

A partir de cet endroit, la route est praticable et passe par de petits monticules qui bornent la plaine.

Parti d'Agagna à cinq heures du matin, j'arrivai à dix heures et demie à Agat devant la maison du curé qui m'offrit l'hospitalité.

Agat se trouve au sud de la presqu'île Orote et bien mieux située pour être la capitale qu'Agagna. Elle n'est séparée de la baie de San Luis de Apra que par une petite langue de terre, facile à traverser, où l'on établirait facilement un canal pour de petites embarcations.

La capitale serait près du port, dans un site bien plus sain et on aurait l'eau d'ouce à proximité.

Le *pueblo* d'Agat, sans importance en ce moment, est pourtant le premier après Agagna.

Composé de trois ou quatre rues, dont la principale est la route même, on y trouve quelques cases de pierre recouvertes de feuilles de cocotier tressées ; l'église et la maison paroissiale, appelée ici comme aux Philipines *convento*, sont bâties de même.

Le cocotier remplace, pour les autres cases, tous les matériaux ; les piliers, les murailles, les toits sont généralement faits avec les diverses parties de ce palmier.

Les fenêtres des maisons en pierre ont 60 centimètres de hauteur et 70 de largeur, ce qui de loin les fait ressembler à des meurtrières.

Ce genre de construction, si défectueux par le manque d'air et de lumière, est inspiré par la crainte des ouragans qui ravagent ces îles,

renversent et ruinent villes et villages et tout ce qui offre prise à la tempête.

Agat possède comme dépendance le petit village de Sumay, situé dans la baie d'Apra sur la presqu'île Oroté dont les habitants et surtout les habitantes attendent toujours impatiemment l'arrivée des baleiniers avec lesquels ils comptent se livrer à toute sorte de commerces.

Le 23, je continuais ma route vers Umata, côtoyant forcément le bord de la mer, le chemin étant impraticable pour les bœufs qui formaient mon équipage. Les chevaux étant peu nombreux, on se sert pour le trait, la selle et le portage de bœufs et de buffles dressés.

Le sentier coupe quelques collines qui ont environ 100 mètres d'altitude; le long de cette route on trouve quelques fermes. Presque tous les points élevés sont couverts d'herbes, les arbres ne se rencontrent plus que dans les ravins ou les vallées.

Ayant quitté Agat à six heures un quart du matin, j'arrivais à Umata à onze heures et demie par une chaleur de 32 à 34 degrés; mes bœufs porteurs, exténués de cette chaleur, ne peuvent aller plus loin; quant à celui qui me servait de monture, il put à peine faire la moitié de la route.

Umata a été jadis la résidence du gouverneur et au siècle dernier son port servait de station aux galions qui venaient d'Amérique.

Le palais du gouverneur a reçu les grands navigateurs et nombre d'aventuriers allant chercher fortune aux Philippines.

Aujourd'hui, rien ne reste de son ancienne splendeur, le palais et les deux forts qui défendaient son port sont en ruine. L'église a été rebâtie en 1845, l'ancienne ayant été détruite l'année précédente par un tremblement de terre. Ici comme aux Philippines, les constructions les plus solidement faites à l'europeenne sont celles qui résistent le moins aux secousses.

Le port est petit et formé par une baie ouverte aux vents du sud.

Au fond de cette baie se trouve un petit cours d'eau qui sert d'aiguade; c'est le seul endroit où les marins peuvent se procurer de bonne eau avec facilité.

Pendant mon séjour ici, un baleinier est venu s'approvisionner d'eau; les hommes qui montent ces navires sont généralement tout, excepté marins. C'est l'écume de la population de San-Francisco, à laquelle se trouvent par hasard mêlés quelques matelots qui moralement ne valent guère mieux.

A bord de celui-ci, il y avait deux Français dont un Breton qui déserta, pour se soustraire, me dit-il, aux mauvais traitements dont on l'accabloit : de plus la nourriture à bord de ces baleiniers est de fort

mauvaise qualité. Ce malheureux se trouve à terre, comme une dizaine de déserteurs échappés d'autres baleiniers et sans moyen d'existence.

Le gouverneur leur alloue par jour un *real fuerte* (63 centimes). Le Padre Juan, curé de Merizo, voulut bien garder chez lui notre Breton jusqu'à l'arrivée du courrier de Manille, sur lequel je payais son passage jusqu'à ce point.

Je loge à Umata dans l'ancien convento dont le toit refait à neuf, me donne un abri relativement complet.

Le 24, à quatre heures du matin, je suis réveillé par une secousse de tremblement de terre qui me rappelle les anciens désastres; celle-ci fut suivie d'une seconde plus forte et de plus longue durée qui se fit sentir vers neuf heures trois quarts.

Le 28, j'entrepris l'ascension du mont Mateo, mais je ne pus arriver au sommet qui a 300 mètres d'altitude; une averse détrempa le sol et rendit le chemin impraticable; la descente en est périlleuse, car le sentier court sur une crête très étroite, bordée de précipices, des roches et des ronces épineuses embarrassent sans cesse la marche.

Du haut de cette montagne, on découvre toute l'île. Au pied, on aperçoit Umata, Merizo, Agat, le port d'Apra; Agagna seul ne se voit pas, caché par les petites montagnes qui l'entourent; je ne trouve de ce côté rien d'intéressant pour l'histoire naturelle.

Le 29, je me transportais à Merizo, qui bien que ce soit le point principal de cette partie de l'île n'a pas d'importance.

Ce village possède de 70 à 80 cases, quelques-unes en planches, le plus grand nombre en bois et feuilles de cocotier; seules, la maison du curé et celle du maître d'école sont en pierres et couvertes en chaume.

Le 6 mars, avec le curé Juan, je vais explorer la petite île de Danao ou l'île des Cocos, située à 2 milles en face le village; j'y trouvai quelques mollusques terrestres intéressants et quelques palmipèdes. Jusqu'ici j'ai fait de bien maigres récoltes et je me demande ce que me réserve la suite de mon voyage.

Le 17, j'allais visiter d'autres petites îles, mais à part quelques mollusques marins, je ne trouvais rien.

J'ai photographié un figuier banian; les naturels en ont peur, car cet arbre, avec ses mille troncs adventifs, est regardé comme servant d'asile aux mauvais esprits.

Le 19 mars, je vais m'installer pendant quelques jours au village de Inajahan sur la côte est de l'île; la route suit presque constamment le bord de la mer, bordée de rancherias (fermes) qui appartiennent aux habitants de Merizo et de Inajahan.

J'ai rencontré durant le trajet les ruines d'un ancien village semblables à celles de tous ceux d'avant la conquête, toujours des pierres dressées debout, qui servaient de support aux anciennes constructions mariannaises.

Auprès de ces piliers on trouve des pierres très dures plus ou moins grosses, dans lesquelles est creusé un trou, parfois plusieurs ; ces trous servaient et servent encore à pilier les grains destinés à la nourriture.

Le village de Inajahan, le seul qui existe maintenant sur la côte est, se compose de deux rues principales, où l'on voit quelques cases en pierres et en planches, mais les autres sont en feuilles de cocotier.

Ici, comme du reste dans tout l'archipel, les constructions européennes sont rapidement délabrées ; l'église menace ruines et la maison du curé n'est pas en meilleur état.

Une grotte remplie d'inscriptions m'ayant été signalée, je m'y rendis : comme inscriptions, il n'y avait que quelques lignes tracées par une folle, à laquelle la grotte avait servi de refuge. J'ai copié ces dessins qui n'offrent ni suite, ni caractères d'écriture.

Près du village, sont de belles rizières, mais le manque de communications empêche l'écoulement de ce produit.

Pendant mon séjour à Inajahan, je fis une excursion au lac Sougné et à deux ou trois autres plus petits, à sec en ce moment.

Seul, le lac Sougné, quoique petit, est réellement un lac, les autres sont de simples mares qui se dessèchent dès que la saison des pluies est passée. Ces lacs sont peu habités, leur flore et leur faune sont presque nulles, seuls quelques *carabaos* (buffles) du voisinage viennent y prendre un bain de vase.

Le lac Sougné, comme le lac Mapao, se déverse par divers canaux dans le petit fleuve Talofofo, qui est le cours d'eau le plus étendu de l'île. Ce fleuve, complètement obstrué à son embouchure par un banc, n'a pas à marée basse, plus de 40 centimètres d'eau ; une fois ce haut fond franchi, sa profondeur est grande et sa largeur d'environ 110 mètres. Le long de ce cours d'eau on relève de nombreuses fermes.

Le 29 mars, je quittai Inajahan pour Ilic, petite rivière qui se trouve plus au nord.

Pour aller d'Inajahan à Ilic, la route court d'abord sur des plateaux d'environ 100 mètres d'altitude, complètement dénudés et dont le terrain change de couleur à chaque pas. Les indigènes se servent de ce minéral pour peindre leurs maisons et leurs canots.

En continuant, on trouve de petits bois qui, en avançant vers le nord, passent presqu'à l'état de futaie.

Ce plateau boisé est coupé d'un petit cours d'eau, très encaissé entre deux montagnes madréporiques où se trouvent quelques grottes; après ce cours d'eau le chemin entre sous bois et côtoie la mer jusqu'à l'estuaire de Talosofo.

Une fois ce fleuve passé, on monte à pic une pointe de terre qui s'avance dans la mer sur l'autre versant de laquelle on trouve la grotte d'Ipan. Un trou, rempli d'eau très chargée de sels calcaires, est tout au fond de la grotte d'Ipan habitée par une espèce de petites chauves-souris dont j'ai pu capturer des échantillons.

Sur cette route, en deux endroits différents, existent des restes d'anciennes cases identiques à celles déjà signalées.

A midi, nous traversons la petite rivière Ilic et j'établis mon campement sur un plateau de la rive gauche dominant le cours de la rivière.

Le lendemain, je remonte l'Ilic sur une *banca* ga:nie d'un seul balancier comme toutes les embarcations de cette région. Après plus d'une heure de navigation, l'eau n'ayant plus assez de profondeur pour porter le canot, je débarque et suivant la rive droite, je continue ma route vers la source. Ce cours d'eau va de l'ouest à l'est et possède de petits affluents qui, dans la saison pluvieuse augmentent considérablement son volume. Sur les deux rives, sont établies des plantations et quelques ranchos.

Ayant laissé mes gens à la recherche des mollusques et des insectes, je passai sur la rive gauche dans l'intention de revenir à mon campement, mais un naturel, dont je fis rencontre, m'indiqua un chemin qui, au lieu de me ramener à Ilic, me conduisit à Agagna où j'arrivai à deux heures de l'après-midi, à jeûn depuis la veille, par une température de 32 degrés à l'ombre. Ramené ainsi à Agagna j'envoyai un de mes hommes à la recherche de ma caravane, qui arriva le soir à la nuit.

J'avais traversé des montagnes entièrement dénudées, appuyées aux monts calcaires qui bordent la côte ouest. Sur ma route je rencontrais deux rangées de piliers, restes d'une grande construction, d'à peu près un mètre de haut, faits d'une seule pierre et dont les demi-sphères formant chapiteaux étaient renversées.

Dans cette excursion de près de deux mois, je n'obtins que peu de résultat à tous les points de vue.

Dans les premiers jours de mai 1888, je m'embarquais pour explorer l'île de Rota, où je comptais séjourner un mois; je dus y rester plus de trois mois pour attendre la goélette, retenue au nord par les temps contraires.

L'île Rota est située entre les $42^{\circ} 58' 55''$ et $143^{\circ} 9' 20''$ longitude est de Paris et les $14^{\circ} 45' 2''$ et $14^{\circ} 11' 29''$ de latitude nord.

Cette île ne possède pas de mouillage. Des deux côtés de l'isthme qui sépare l'île proprement dite du massif de montagnes qui forme la pointe sud-ouest, on trouve deux baies ouvertes, l'une au nord-ouest, l'autre au sud-est, mais fort mal abritées, avec un fond madréporique où l'ancre est difficile et imprudent.

Pour aborder l'île, il n'y a qu'un passage au milieu des récifs, qui qui ne peut servir qu'à de légères embarcations et qu'on ne peut franchir à marée basse.

Bien que le climat en soit réputé salubre, les fièvres y sont très fréquentes lors de la saison des pluies.

Rota a une population d'environ 500 habitants, dont 75 Carolins.

Il y a peu d'eau courante, excepté sur la côte est et sud-est et cela à l'époque des pluies; dans la saison sèche elle manque presque entièrement.

Près de la mer, une petite source donne une eau potable, mais légèrement salée.

Les habitants de cette île étaient renommés bons marins et bons pêcheurs, mais comme dans le reste de cet archipel, ils ne sortent plus que rarement hors des récifs.

Ils ont conservé l'usage d'un engin de pêche, appelé *pogo* qui leur sert exclusivement à prendre le poisson appelé *atchoumane*.

L'appareil est formé d'une pierre plate d'un côté, arrondie de l'autre; sur le côté plat est fixé un coco dont on a enlevé le tiers environ. Le coco ayant été garni de noix rapée, on immerge l'appareil muni d'une bouée en dehors des récifs : sous l'influence de mouvements communiqués par le flot et par le pêcheur, la noix rapée s'échappe peu à peu. L'atchoumane, attiré par l'appât s'approche, et, lorsqu'il est à portée, le pêcheur lance son harpon. Je n'ai pu assister à la prise d'un seul de ces poissons pendant mon séjour aux Mariannes.

Le 28 mai, j'allai visiter l'extrémité sud-ouest de l'île qui en est séparée par une langue de terre étroite où se trouve actuellement un village.

Elle est formée de trois énormes masses calcaires superposées qui, de loin, lui donnent l'aspect d'un fort, et atteignent l'altitude de 100 mètres; malgré la rareté de la terre végétale, ce massif est très boisé. **Il sert de refuge à quelques cochons sauvages et à quelques cerfs descendants de ceux que l'un des gouverneurs de l'archipel fit amener de l'île Guam.**

De l'autre côté de l'isthme qui sépare cette pointe du reste de l'île, on retrouve des masses calcaires plus grandes et de formation identique mais plus élevées de quelques dizaines de mètres et occupant presque toute l'étendue de l'île.

Sur ces plateaux, l'eau ne séjourne pas, elle disparaît dans les nombreuses crevasses qui le sillonnent.

A la cime de ces derniers plateaux, dont la végétation est très pauvre, vivent des bœufs à l'état sauvage. De même que les cochons et les cerfs, ils ont été introduits dans l'île Rota pour fournir aux habitants une nourriture plus riche que celle que leur procuraient la pêche et la culture.

Le 6 juin, à cinq heures du matin, je partais pour visiter un endroit appelé Matcham, ancien centre habité avant la découverte et situé sur la côte nord, près l'extrémité est de l'île; je dois y rencontrer des ruines qui se trouvent sur un plateau élevé de 2 mètres au-dessus du niveau de la mer, au pied du massif madréporique qui s'élève au centre de l'île.

Il faut suivre la côte nord-ouest par un sentier qui conduit à des plantations de cocotiers; le dernier tiers de la route se fait à travers la brousse sans chemin tracé.

A deux heures de l'après-midi nous arrivons sur un vaste plateau, bordé du côté de la mer par une forêt de cocotiers, formant une bande de 100 à 150 mètres de largeur, longue de plusieurs kilomètres.

Derrière ces bois nous trouvons les piliers de trois cases.

Ils sont disposés en une double rangée de huit, faisant face à la mer et formant rue. La forêt n'a pas envahi l'espace occupé par cet ancien village; seul un fort gros arbre s'élève entre les deux premières cases et paraît indiquer, comme dans certains villages du centre africain, la place aux palabres.

Plus loin, sur la même ligne, mais plus ou moins séparées les unes des autres, se trouvent les restes de sept à huit constructions.

Ces vestiges sont composés comme ceux rencontrés jusqu'à présent : des piliers en pierre d'un seul bloc, rangés sur deux lignes parallèles, ayant 1 mètre à 1^m,20 de hauteur et de forme plus ou moins carrée ou rectangulaire. Ces piliers étaient surmontés d'un chapiteau en forme de cuvette pleine, de dimensions en rapport avec le pilier et servant à supporter les traverses des cases.

Plus au sud des trois premières cases, on trouve quatre ou cinq piliers placés sur deux lignes parallèles qui marquent l'emplacement d'une petite case, peut-être celle d'un féticheur; plus loin, dans la même direction, sont les restes d'une case beaucoup plus grande

que toutes celles que nous avons pu observer jusqu'ici et qui devait servir de demeure à un roi ou à un chef de tribu.

Ce qui la distingue surtout des autres, c'est le mur qui constitue la façade sud; il a 1^m,20 de hauteur; 0^m,50 d'épaisseur et 17 mètres de longueur. Il présente quatre ouvertures assez régulièrement espacées et plus larges vers le haut.

Parallèlement à ce mur, et à 3 mètres environ de sa face nord, est une rangée de piliers placés chacun en face de l'une des ouvertures. Ces piliers ont 1^m,20 de haut et leurs bases ont 0^m,60 de côté, tandis que le sommet n'en a que 0^m,40. Piliers et ouvertures étaient surmontés de chapiteaux en forme de cuvette qui servaient d'appui au bâti en bois de la case.

Ces constructions, ainsi que quelques autres piliers, paraissent formées d'un mélange de chaux et de pierres calcaires, constituant une maçonnerie très solide, et dont la cohésion rappelle celle de la pierre.

Le 22 juin, je visitai également des ruines situées sur la côte est-sud-est. Pour y parvenir, la route longe le bord de la mer au pied des montagnes qui viennent jusqu'au rivage; je pus constater sur ce trajet les vestiges d'autres groupes d'anciennes constructions, car elles sont répandues sur toutes les parties de l'île Rota.

Trois énormes blocs de roches superposées ayant 6 à 7 mètres de haut étaient soutenus et maintenus par les racines d'un figuier banian qui a poussé dans les anfractuosités du sommet et dont les racines descendent jusqu'au bas de la falaise.

Vers neuf heures, nous traversons des plaines inclinées vers la mer où coulent de minces filets d'eau qui servent à l'arrosement des rizières que les naturels ont disposées en cet endroit.

Je m'arrêtai pour camper à l'extrémité de ces plaines, sur lesquelles se trouvent les installations actuelles des naturels.

Le lendemain 13, je poursuis ma route, mais le sentier ayant disparu, nous devons nous ouvrir un chemin dans la brousse.

Toute cette partie est très montueuse et très boisée. Les montagnes qu'il faut escalader sont des prolongements du massif central.

A huit heures, nous traversons une plaine basse encaissée entre les montagnes et où séjournent encore les premières pluies de l'année. Cet endroit est fort malsain et je ne tardai pas à en ressentir les effets. Une heure après, saisi par un violent accès de fièvre, il me fut impossible de faire un pas.

L'accès passé, vers une heure de l'après-midi, je continuai ma route et j'arrivai aux ruines signalées; elles comprennent une double

rangée de six colonnes d'environ 4 mètres de haut et surmontées de leurs chapiteaux.

Il faut remarquer que toutes les grandes colonnes ont conservé leur couronnement, tandis que les petites en sont privées.

Dans une grotte voisine, je trouve un crâne d'ancien insulaire; celui-ci et un autre que je rencontrais dans une excursion postérieure sont les seuls que j'ai pu trouver dans cette île.

Dans une autre excursion, je découvris des piliers de maçonnerie gisant à terre et paraissant construits pour former des supports de cases; ils étaient couverts d'une couche de chaux friable et peu consistante.

Je continuai mon excursion dans l'île en chassant et recherchant tout ce qui pouvait m'intéresser comme anthropologie, ethnographie et histoire naturelle; malheureusement cette île est la plus pauvre à l'exception de Tinian.

La goélette arriva le 10 août et je m'embarquais le même jour.

Le temps étant mauvais et l'île entourée de récifs, le capitaine de la *Béatrix* n'osa pas s'aventurer à plus d'un mille de la côte. Je pris place dans un canot avec tout mon matériel pour rejoindre la goélette en pleine mer.

A moitié roule, une vague fit chavirer l'embarcation. Je pus heureusement m'accrocher à la barque et attendre ainsi une demi-heure que la goélette ayant vu notre situation vint à notre secours.

Grâce à quelques-uns de mes hommes bons nageurs je pus sauver une partie de mes bagages; je ne perdis aucun serviteur, bien que d'eux d'entre eux fussent aussi inhabiles que moi en fait de natation.

Je perdis une partie de mes bagages, des armes et la moitié des collections faites à Rota.

De retour à Agagna, je fus quelque temps assez souffrant, à la suite de ce bain forcé.

Pendant les mois de septembre et octobre 1888 le temps fut très mauvais.

Nous ressentimes, le 15 octobre, les effets d'une tornade dont le centre a du être situé à quelque distance des îles Mariannes.

Le 13 et le 14 octobre, il y eut presque constamment de la pluie,

Le 15, à 3 heures 15 minutes du soir, le baromètre anéroïde marquait 751 millim. et commençait à baisser de la façon suivante :

Jusqu'à 10 heures 10 minutes soit 741 millimètres.

—	10	—	35	—	741,5	(hausse).
—	5	heures	du matin	soit	750	.

Ce baromètre avait comme point maximum 760 millimètres.

J'ai relevé la marche de ce baromètre d'une manière constante jusqu'à minuit, moment où sa marche ascendante était marquée.

Comme j'ai dit plus haut.

3 heures 15 minutes après-midi 750 millimètres			
3	—	55	— 749
4	—	25	— 750
4	—	52	— 750
5	—	07	— 751,5
5	—	22	— 749
6	—	»	— 748
6	—	05	— 747
6	—	50	— 749 la pluie cesse.
6	—	52	— 748
6	—	53	— 749
7	—	»	— 748 la pluie reprend.
7	—	40	— 747 vent fort et rafraîches.
8	—	»	— 747 éclairs.
8	—	40	— 746 vent violent et variable.
8	—	55	— 744 même vent.
9	—	»	— 743,2 vent plus fort, variable.
9	—	05	— 743
9	—	15	— 744
9	—	20	— 743
9	—	35	— 742
9	—	55	— 741,5
10	—	5	— 741

Jusqu'à 10 heures 35 minutes où il remonte à 741,5.

A ce moment environ 10 minutes de calme complet, puis la pluie recommence, le vent toujours par rafraîches mais perdant peu à peu de sa violence.

A 10	heures	45	minutes	742	millimètres.
11	—	»	—	743	
A 12	heures	10	minutes	744	
11	—	20	—	744,5	
11	—	25	—	745	

La pluie avait cessé et le vent tombait.

3	heures du matin.	747	millimètres.
de 5	heures à 8 heures environ	750	
et dans la journée il remontait peu à peu à	755 et 757		

Vu l'éloignement du centre de ces ouragans l'archipel a peu souffert. L'île Guam, à cause de sa position plus méridionale, se ressentit seule de sa violence et éprouva quelques dégâts.

Le 8 novembre je repartis pour l'île de Tinian située entre 143° 26' 2" et 143° 31' 52" de longitude est de Paris et 14° 57' 25" et 15° 7' 45" de latitude boréale.

Les clichés faits dans cette île au début de mon voyage, détériorés par l'humidité, étaient entièrement perdus. Je jugeais indispensable de refaire ceux des monuments dont j'ai donné la description et de photographier quelques immigrants des Carolines. J'espérais aussi prendre de nouvelles mensurations anthropométriques.

Il n'y a actuellement à Tinian que des Carolins. Une partie est à la solde du gouvernement et s'occupe à pêcher et à chasser les bœufs et les cochons sauvages très nombreux dans cette île. La viande de bœuf et de porc est salée ou séchée pour le compte du gouvernement qui la fait transporter à Guam où elle est vendue aux enchères publiques.

Ceux des Carolins qui ne sont pas à la solde du gouvernement des Mariannes s'occupent de pêche et de culture.

Les bœufs et les porcs sauvages de Tinian descendent de ceux que les Espagnols y importèrent jadis pour l'alimentation des lépreux relégués dans cette île. Aujourd'hui les lépreux, encore fort nombreux, malgré les dires de certains gouverneurs, vivent dans leurs familles. J'ai pu constater que nombre de ceux de Guam sont en même temps atteints de syphilis.

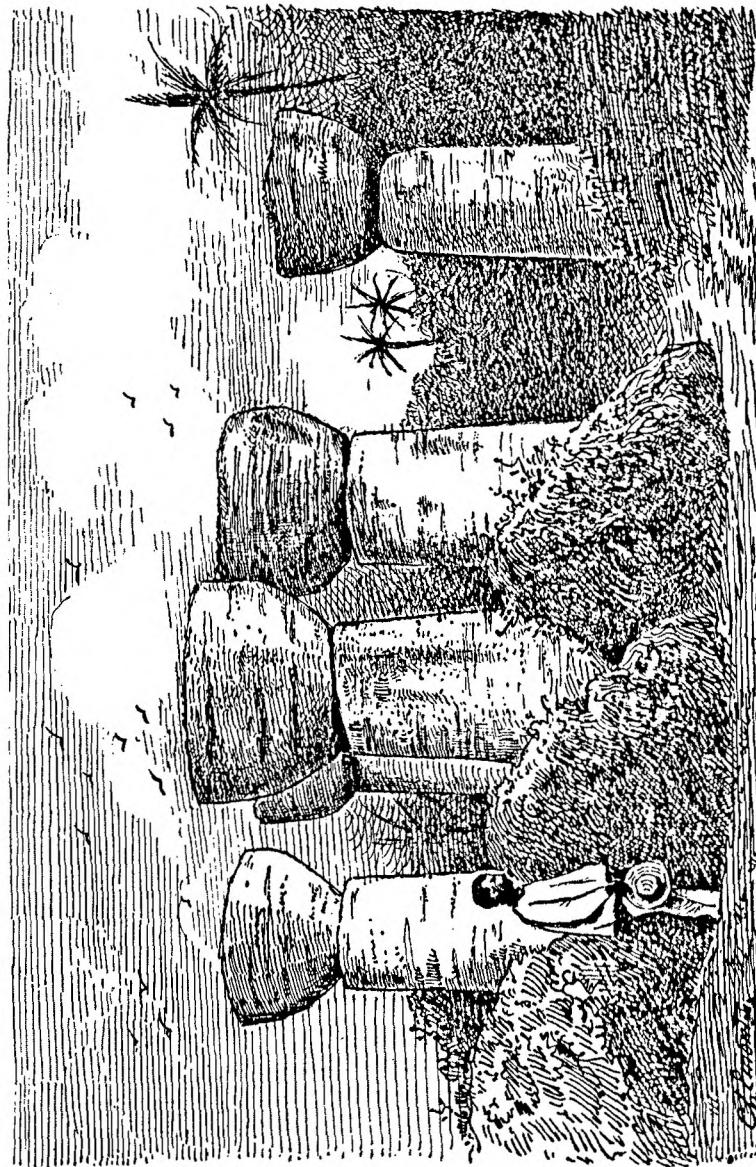
Le gouvernement leur alloue quelques secours ; quelques-uns ont jusqu'à 1 franc par jour, mais ces secours ne sont distribués, que pendant un temps fort court, à chaque malade, pendant 51 ou 52 jours environ par an. Et encore pour avoir part aux largesses de l'administration il faut se faire examiner par le médecin désigné à cet effet et être reconnu comme *lazarino*. Quant aux soins que comporte leur état ils ne s'en préoccupent pas.

Il n'y a aucun cours d'eau à Tinian ; la seule eau qu'on y boive est ou saumâtre ou calcaire. L'eau saumâtre provient de deux petits lacs et l'eau calcaire d'une sorte de puits peu profond qui est placé derrière la maison de l'Alcade.

La végétation se ressent de cette disette d'eau, elle est très pauvre. Les cocotiers sont les seuls arbres de taille élevée qu'on y rencontre.

En fait de moyens de communication il n'y a que quelques sentiers.

Le village compte 25 ou 30 cases mal construites et mal entretenues.



ASTAGA OU COLONNES DE PIERRE DE L'ILE TINIAN

d'après une photographie de M. Marche.

Lors de ma première visite, je constatai dès l'abord l'état de nudité à peu près absolu des indigènes ; les hommes portent une ceinture d'écorce battue et dont un bout passe entre leurs jambes ; les femmes n'ont qu'une petite natte attachée autour de la taille.

Les colonnes ou monuments de Tinian sont appelés *astaga* par les indigènes ; elles ont 3^m,90 de haut et affectent la forme d'une pyramide quadrangulaire dont la base a 1^m,37 de côté et le sommet 1^m,25. Un chapiteau hémisphérique les surmonte. La surface inférieure qui repose sur la colonne a 1^m,23 de diamètre, celui de la face supérieure est de 2^m,25 et son épaisseur de 1^m33.

Nous supposons, vu les dimensions que devrait avoir cet édifice, que là se trouvait la case d'un roi au chef. Comme les précédents, ces piliers étaient faits avec des débris madréporiques et de la chaux ; ils ont été certainement édifiés sur place ainsi que les chapiteaux, et ils sont directement placés sur le sol sans fondations préalables.

Ces colonnes sont sur deux rangées de six, la moitié a été renversée soit par les hommes, soit par les tremblements de terre.

Sur un de ces chapiteaux surmontant encore une colonne, on remarque une cavité en forme de cercueil, dans laquelle, d'après la tradition, aurait été placé le corps de l'enfant d'un chef ; ce squelette a été enlevé par un gouverneur des Mariannes.

Le village est bâti au sud de ces ruines et finit à leur pied ; quelques autres piliers plus rapprochés de la mer ont été démolis pour faire place à des cases.

J'allai le lendemain, à environ 1,500 mètres de ces ruines, en reconnaître d'autres qui diffèrent des précédentes et ressemblent à celles de l'île Rota.

Une rangée de cinq piliers de 1^m,30 de hauteur constitue la face de la ruine regardant la mer ; l'autre face est formée par une muraille de 16^m,50 de longueur ayant aussi 1^m,30 de haut, comme les piliers, et 0^m,70 d'épaisseur. Les deux demi-sphères des deux extrémités de la muraille sont tombées et les coupures correspondant aux piliers sont remplies par un blocage de pierres et de chaux.

En ce lieu, appelé Tachuna (Tatchouna), outre les ruines, on visite les restes de plusieurs cases plus petites et dont les piliers en roche volcanique étaient d'un seul morceau.

Il y avait probablement, en cet endroit, un petit village, fait rare dans ces îles où les ruines sont généralement isolées les unes des autres.

Lors de mon premier séjour à Tinian, j'avais pris les mensurations de six Carolins, et ils avaient consenti à se laisser photographier. A

mon second voyage, il m'a été impossible de faire des photographies ou de prendre des mensurations.

Les Carolins de Tinian sont originaires d'une autre île que ceux fixés à Saipan, mais ils sont parents ou tout au moins voisins avec ceux de Rota.

Il m'a été impossible d'obtenir des renseignements bien exacts sur la religion, les croyances, les mœurs et coutumes des Carolins, vu l'insuffisance de mes interprètes.

Les Carolins sont polygames, de mœurs assez légères, et c'est à ces causes qu'il faut rattacher la difficulté qu'on éprouve à leur faire accepter le christianisme. Les adultes ne se convertissent au catholicisme qu'au moment de la mort. Seuls, quelques jeunes enfants ont été baptisés.

Lorsqu'ils sont malades, ils n'appellent le curé ou le médecin qui peut les soigner que dans l'espoir d'avoir un verre de vin qui est, disent-ils, une fort bonne médecine.

Pendant mon séjour à Rota, le curé me pria d'aller visiter une femme extrêmement malade et dont la mort paraissait proche. Elle avait seulement un fort accès de fièvre paludéenne : je lui administrai du sultate de quinine que je fis dissoudre dans du vin, afin d'en accélérer l'action, l'accès durant depuis trois à quatre jours.

Après cette cure, je fus sans cesse harcelé par les Carolins qui, se disant malades, me priaient de leur donner de ma médecine, ce que je fis, mais ayant mis de l'eau au lieu de vin, les malades ne vinrent plus me consulter.

Chez les Carolins, quand une femme est sur le point d'accoucher, elle se met toute nue au milieu de la case, du feu entre les jambes jusqu'à l'arrivée de l'enfant; la délivrance terminée, la mère et les femmes qui l'assistent lécheraient l'enfant pour le nettoyer. Ce détail m'a été rapporté, mais je n'ai pas eu l'occasion de l'observer.

Les hommes, pendant l'accouchement tournent et dansent autour de la case, appelant l'esprit pour qu'il prenne soin du nouveau-né.

L'accouchée va se laver à la mer, immédiatement après la délivrance et y revient jusqu'à ce que les lochies qui suivent les couches aient cessé de se manifester.

Les matrones lavent l'enfant, puis le promènent dans la case, s'arrêtent tous les six pas et parlent à l'esprit en tapotant en cadence sur les fesses de l'enfant.

Les hommes vont sur la plage voir s'ils aperçoivent un grand poisson appelé *touminas*; s'ils le发现ent, ils sautent dans leurs pirogues et l'enserrent entre eux et le rivage, le forcent ainsi à nager et plus ce

poisson fait de chemin à la vue des pêcheurs, plus l'enfant vivra.

Les mariages se font à la volonté des deux parties, sans cérémonie et sans avertir les parents.

Les Carolins peuvent avoir plusieurs femmes, mais le consentement de la première est nécessaire pour qu'une seconde femme soit admise dans le ménage. Il est d'usage que les parents de la première femme viennent battre la nouvelle épouse et détruisent tout ce qui lui appartient. Après cette scène, la seconde femme est admise dans la case au même titre que la précédente.

Si la première femme n'a pas consenti à la seconde union, ce qui arrive rarement, elle brise et déchire ce qui lui appartient en propre, démolit le canot et la case et abandonne son mari. Elle va s'installer chez un frère, oncle ou cousin de son mari.

Ne connaissant aucune sorte de pratiques médicales, les Carolins s'ils viennent à être sérieusement malades, voient leur état s'aggraver facilement et ils meurent rapidement.

Aussitôt après la mort d'un individu, les parents apportent toute espèce de cadeaux qui seront enterrés avec le défunt. Le corps est plié, les genoux fléchis, les talons ramenés sur le bassin. Pour obtenir plus facilement cette position, on brise les articulations des bras et des genoux afin d'obtenir le plus petit volume possible et on enveloppe le corps dans les nattes données par les parents et les amis.

Les parents se coupent les cheveux ras et pleurent sur le cadavre que l'on va porter à un endroit quelconque où l'on a d'avance creusé un trou.

On y descend le cadavre couché dans une petite pirogue et la fosse comblée, on dépose sur la terre de petites couronnes de fleurs que personne ne devra plus toucher.

On apporte aussi sur la tombe quelques vivres qui sont renouvelés pendant un an, d'une façon plus ou moins régulière.

Certaines familles garderaient le mort pendant un temps plus ou moins long et on boirait les liquides qui s'échappent du corps en putréfaction. J'ai peine à croire que de pareils faits se produisent; en tout cas, je n'ai pu vérifier cette assertion, ni découvrir sur quelle superstition elle repose. Il est vrai qu'ils mangent leurs parasites, la chassie de leurs yeux, et jusqu'aux portions mortifiées de leurs plaies. J'ai pu observer ces derniers faits à maintes reprises.

Le 27 novembre 1888, je quittai ce pays, pour m'installer à l'île Agrigan qui se trouve entre les $143^{\circ} 30' 20''$ et $143^{\circ} 35' 35''$ de longitude est de Paris et les $18^{\circ} 45'$ et $18^{\circ} 49' 38''$ de latitude nord.

Durant cette traversée le temps fut fort mauvais et nous ne pûmes jeter l'ancre devant l'île Pagan que le 4 décembre.

Le jour de notre arrivée je constatai qu'un des volcans de la pointe sud lançait de la fumée, mais en moins grande quantité que celui du nord.

Le premier donne rarement des signes d'activité, aussi, je l'avais cru éteint; celui du nord, au contraire, est en activité constante.

Depuis mon dernier voyage à cette île, le sommet de la montagne a continué à se désagréger dans l'intérieur du cratère.

Je profitai des trois jours que la goélette resta au mouillage pour faire quelques excursions dans l'île.

Je trouvais, dans des grottes, trois crânes d'anciens naturels en bon état.

J'eus l'occasion d'acquérir deux grands vases de terre, trouvés quelques jours plus tôt dans l'île Alamajan.

Cette île, qui possède un volcan en activité, est au sud de Pagan; elle n'avait certes pas été visitée depuis son abandon, au commencement du XVII^e siècle, ce qui explique que les vases aient été trouvés presque intacts; l'un est entier, tous deux de la même pâte grossière que celle des débris que j'ai rencontrés dans mes fouilles.

Ces deux vases étaient placés à l'abri d'une grande pierre, légèrement inclinée vers eux; ils étaient debout, en bas; leur ouverture d'après leur forme, il ne pouvait du reste en être autrement.

A l'intérieur, j'ai retrouvé des traces de fumée, rien à l'extérieur; les pluies qu'ils ont reçues depuis tant d'années ayant amplement suffi à en faire disparaître toute trace.

Ces deux vases n'ont rien de remarquable, mais ce qui est intéressant c'est qu'ils sont les seuls rencontrés dans cet archipel et ils fournissent une preuve de plus pour démontrer que le feu était connu des naturels, avant la conquête espagnole.

Je ne pus aller visiter l'île d'Alamajan, la mer étant très forte, tenter par le mauvais temps de franchir la ceinture de récifs c'eût été exposer follement la goélette.

Le 7 décembre 1888, à dix heures du soir, nous quittons l'île Pagan; le lendemain, au jour, nous étions devant l'île Agrigan.

De loin, cette île semble formée d'une seule montagne boisée, mais arrivé à terre, l'aspect change et on aperçoit quelques plaines qui s'étendent au bord de la mer. Nous mouillons devant un des rares endroits où l'on puisse atterrir.

Presque toute la côte est en falaises taillées à pic, au pied desquelles sont des bancs de rochers, sur lesquels la mer déferle avec furur.

Dès le lendemain, je construis une case, afin de passer à l'abri les deux ou trois mois que je crains d'être forcé de passer dans cette île.

La goélette qui m'a amené continue sa route vers Hong-Kong et ne reviendra que fin février.

L'endroit où je débarque est une plage où la mer vient briser. Il est très dangereux d'y débarquer à certaines époques de l'année, et il est presque impossible à une baleinière d'y accoster sans être roulée.

Cette île, est composée en grande partie, de hauts massifs, qui atteignent 250 à 300 mètres d'altitude. Elle est partout entièrement volcanique, mais ses volcans sont éteints depuis longues années.

Les montagnes sont couvertes de végétation jusqu'au sommet, mais je ne puis en mesurer exactement leur hauteur, mes baromètres ayant été perdus, lors de mon demi-naufrage, au mois d'août dernier.

L'eau douce est rare ; il y a derrière ma case un torrent où l'eau de pluie tombe en cascade jusqu'à la mer ; ce ravin paraît avoir été formé par un écoulement de laves ; l'eau y séjourne dans des trous et s'y conserve.

Au centre de l'île, derrière les montagnes calcaires qui la bordent, il y a un petit cours d'eau qui descend de la plus haute montagne et va se déverser à 100 mètres au bord de la mer, cela seulement après les grandes pluies.

Pendant toute l'année, excepté en février et mars, les pluies sont fréquentes.

On trouve dans cette île des cochons*, des chèvres, des poules sauvages en abondance ; pendant mon séjour de plus de trois mois, je ne suis pas resté dix jours sans avoir de la viande fraîche ; la chair des poules est peu savoureuse : à l'époque où je m'y trouvais, elles étaient immangeables, probablement à cause de la qualité de la nourriture à cette saison.

La végétation est luxuriante, mais sans grands arbres ; on y cultive le cocotier qui y vient admirablement et produit beaucoup.

Cette île n'est fréquentée qu'au moment de la récolte des cocos.

Pour l'histoire naturelle, je n'ai rencontré que deux oiseaux aquatiques qui me faisaient défaut ; l'un d'eux est une frégate dont j'ai trouvé quelques œufs : la ponte a lieu en novembre ou décembre ; l'autre est une mouette à queue large.

J'ai recueilli environ 50 espèces d'insectes dont plusieurs diffèrent de ceux que j'ai précédemment rencontrés dans cet archipel. Un lézard nouveau et quelques mollusques et un petit oursin qui m'a paru intéressant. Bien que la saison ne fût pas favorable pour les récoltes de graines ou de plantes, j'ai pu en réunir quelques espèces et en même temps des échantillons de roches qui permettront de donner une idée de la géologie de cette petite île.

Fin février 1889, j'étais de retour à Agagna.

Le 10 mars, je partais de nouveau visiter la partie nord de l'île Guam.

Dans cette partie de l'île, aucun cours d'eau potable; à l'époque des fortes pluies, il y a bien de petits ruisseaux, mais ils ne tardent pas à disparaître dans les roches madréporiques qui forment ce plateau.

En quittant Agagna, on suit le bord de la mer pendant quarante à cinquante minutes, on se dirige au nord-est, puis au centre dans les terres, en montant sur un plateau peu élevé, qui s'étend jusqu'à la pointe nord et n'a pas plus de 80 mètres d'altitude.

Je plantai ma tente au pied du mont Santa Rosa qui n'a pas 300 mètres d'altitude. Cette partie de l'île est presque entièrement occupée par des fermes, où l'on cultive la patate douce, le maïs et l'igname.

De ce côté, se trouvent aussi des plantations de café et de cacao qui donnent des récoltes peu abondantes, les plants étant peu ou mal soignés. Cependant le fruit est généralement bon. Il y a dans cette région quelques petits troupeaux de bœufs, des cerfs et des cochons sauvages.

Pendant mon séjour à Santa Rosa, je fis quelques excursions aux extrémités nord et nord-est de l'île. Cette région est boisée et bordée de montagnes madréporiques qui, du bord de la mer, atteignent rapidement à 80 ou 100 mètres de haut.

De ce côté, peu ou pas de plages, elles sont formées en grande partie par des bancs de roche où la mer vient se briser avec fureur.

Les flancs de ces falaises sont très boisées, on y voit de grands et de gros arbres qui se conservent sur ces côtes abruptes d'où il est impossible de les enlever.

Je n'ai rien rencontré de nouveau dans ces excursions; c'est, du reste, grâce à son manque d'eau, la plus mauvaise partie de l'île pour les recherches d'histoire naturelle.

Pendant les mois de mars et avril, nous avons ressenti quelques secousses de tremblement de terre, mais toujours très faibles.

Le 4 mai 1889 arrivait le courrier et je partais quelques jours après pour les Philippines et l'Europe.

Je trouvai Manille fortement attaquée par le choléra et souffrant des grandes chaleurs sans brises et sans pluies.

Le thermomètre se maintenait pendant la nuit à 35 et 36 et parfois à 37 degrés; la mortalité était très élevée autant à cause du choléra que des autres maladies occasionnées par ces fortes chaleurs.

La veille de mon départ, le 26 mai 1889, nous ressentimes pendant

la nuit une forte secousse de tremblement de terre qui dura soixante-dix à soixante-douze secondes, la secousse fut oscillatoire, forte, mais sans saccade, ni changement de direction, aussi n'y eut-il pas de dégâts sérieux, à peine quelques accidents causés par la peur.

Le 27 je partais pour Hong-Kong, afin de prendre le courrier de France où je mouillais le 30 au matin, par un temps pluvieux qui du reste persistait depuis quelques jours :

Les principales rues situées sur la bande de terre qui s'étend au pied de la montagne, où est hâtie la ville, sont en certains endroits recouvertes de plus d'un mètre de sable, apporté par les eaux qui ont tout ravagé sur leur passage.

Le petit chemin de fer funiculaire, avec lequel on fait l'ascension du mont qui domine la ville, a été rendu impraticable par l'éboulement de ses viaducs.

On déplore aussi le sort de quelques malheureux pris dans les décombres des maisons écroulées, minées par les eaux.

Le 27 juillet 1889, nous mouillons en rade de Marseille, après une traversée assez mauvaise.

A. MARCHE.

25 octobre 1889.

PUBLIC LIBRARY OF VICTORIA

6. 95. 2. 6

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR.

28, rue Bonaparte, 28

HISTOIRE DE LA GRÈCE
SOUS LA DOMINATION DES ROMAINS

Par G.-F. HERTZBERG

TRADUIT DE L'ALLEMAND SOUS LA DIRECTION DE M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ

Tome troisième (et dernier). — Prix 40 fr.
Les trois volumes 30 fr.

Ce volume termine l'*Histoire Grecque de Curtius*; DROYSSEN, HERTZBERG, traduite en français sous la direction de M.-A. Bouché-Leclercq.

12 volumes in-8, dont un atlas 100 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie française et par l'Association pour l'Encouragement des Études grecques.

PUBLICATIONS DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE — № 1

LES ORIGINES DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE

HISTOIRE ET DOCUMENTS

Par le docteur E.-T. HAMY, de l'Institut

Un volume in-8 5 fr.

LE MAHĀVĀSTU

Texte sanskrit publié pour la première fois, et accompagné d'introductions et d'un commentaire.

Par EM. SENART, de l'Institut

Tome II, in-8 25 fr.

Le Tome Ier est aussi en vente au prix de 25 fr.

PETITE BIBLIOTHÈQUE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE — TOME XIV

L'HISTOIRE DU TRAVAIL EN GAULE

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

Par SALOMON REINACH

Un élégant volume in-18, avec 5 plaques en phototypie 2 fr. 50

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

Par G.-A. HEINRICH

Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Lyon

2 volumes in-8 22 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

ANGERS. — IMP. BURDIN ET C^{ie}, RUE GARNIER, 4